

Originaire de Bugeaud, en Algérie, Marcel Rivier a été tué le 4 novembre 1914 à l'âge de vingt et un ans près de Dikbuck en Belgique. Son journal de guerre écrit au fil des jours entre la date de la mobilisation et celle de sa mort a été retrouvé sur son corps et retransmis à sa mère, Louise Rivier, née Jalabert, par les autorités militaires.

Octobre 1914

Soir tendre

Oh ! ce soir je suis tout frissonnant de tendresse
Je pense à vous, je me vois seul, je me sens loin,
Loin de tout ce dont mon cœur tendre a tant besoin
Hésitant entre l'espérance et la tristesse

Comme un oiseau meurtri mon cœur las que tout blesse
Désirerait un nid très sûr, un petit coin
Où dans la quiétude et la douceur des soins
La douleur se fondrait vaguement en faiblesse

Et des mots d'abandon, des mots mièvres et lents,
De ces mots que l'on sent monter du fond de l'âme
S'écouler de ma bouche à petits coups dolents
Et je rêve de doigts légers, adroits et blancs
Qui sur mes yeux se poseraient frais et tremblants
Sinon des doigts de mère au moins des doigts de femme
Chassant la vision des souvenirs sanglants

Ton Marcel

Gervais Morillon était un jeune homme calme, tendre et gai, comme son frère Georges. Les deux frères engagés sur le front étaient les enfants d'un contremaître poitevin qui travaillait dans une pépinière à Breuil-Mingot, tout près de Poitiers qui s'appelait alors Poitiers-la-Romane. Comme leur père, et comme tous les hommes de leur village, les deux frères avaient déjà commencé à travailler dans cette même pépinière avant la guerre. Georges survécut, mais Gervais fut tué à vingt et un ans en mai 1915.

Tranchées-Palace, le 14 décembre 1914

Chers parents,

Il se passe des faits à la guerre que vous ne croiriez pas ; moi-même, je ne l'aurais pas cru si je ne l'avais pas vu ; la guerre semble autre chose, eh bien, elle est sabotée. Avant-hier – et cela a duré deux jours dans les tranchées que le 90^e occupe en ce moment – Français et Allemands se sont serré la main ; incroyable, je vous dis ! Pas moi, j'en aurais eu regret.

Voilà comment cela est arrivé : le 12 au matin, les Boches arborent un drapeau blanc et gueulent : « Kamarades, Kamarades, rendez-vous. »

Ils nous demandent de nous rendre « pour la frime ». Nous, de notre côté, on leur en dit autant ; personne n'accepte.

Ils sortent alors de leurs tranchées, sans armes, rien du tout, officier en tête ; nous en faisons autant et cela a été une visite d'une tranchée à l'autre, échange de cigares, cigarettes, et à cent mètres d'autres se tiraient dessus ; je vous assure, si nous ne sommes pas propres, eux sont rudement sales, dégoûtants ils sont, et je crois qu'ils en ont marre eux aussi.

Mais depuis, cela a changé ; on ne communique plus ; je vous relate ce petit fait, mais n'en dites rien à personne, nous ne devons même pas en parler à d'autres soldats.

Je vous embrasse bien fort tous les trois.

Votre fils, Gervais.

Joseph Thomas était agriculteur et habitait Saint-George-d'Espéranche. Cette lettre était destinée à son fils âgé de quinze mois. Joseph n'avait plus que huit mois à vivre puisqu'il fut tué le 30 mars 1916 à Verdun.

5 août 1915

A mon petit Armand

Tu es encore bien jeune et ne peux comprendre ce qui se passe en ce moment : la guerre, ses horreurs, ses souffrances. Cette carte sera un souvenir de ton père, et il souhaite qu'à l'avenir les hommes soient meilleurs, et que semblable chose ne puisse plus arriver. Que jamais tu n'aies besoin, et sois forcé, de mener la vie que je subis en ce moment en compagnie de beaucoup de papas qui ont laissé, comme moi, de petits anges chez eux.

Pour t'élever, tu te trouves d'être bien pénible, mais tu te rattraperas de cela en étant dans quelques années un petit garçon bien gentil et obéissant. Le moment venu, je serai sûrement auprès de toi pour te diriger, mais si mon espoir était déçu, en mémoire de ce père que tu n'auras pas connu, redouble de gentillesse pour ta mère et pour ceux qui t'élèveront. Devenu un homme, sois du nombre de ceux qu'on appelle les honnêtes gens. Sois bon pour ton prochain, ne fais pas ce que tu ne voudrais pas qu'il te fût fait. Vénère ta mère ; sois pour elle un soutien véritable.

Rappelle-toi aussi que le vrai bonheur ne se trouve pas dans la richesse et les honneurs, mais dans le devoir vaillamment accompli, ainsi que les bonnes actions.

Si le destin te donne des épreuves à subir, sois courageux et tu les surmonteras, mais si par malheur tu te laisses entraîner par le vice, les passions, relis vite mes conseils, ne te laisse pas aller à la dérive. Il n'y a que le premier pas qui coûte ; une fois entraîné par le courant, on roule

de chute en chute, et il arrive qu'on ne peut plus se relever. C'est trop tard. Alors, arrivé à ce point, la vie est finie. Gâchée par sa faute. Et on est plus bon qu'à être la risée, ou montré du doigt par tout le monde, suivant le penchant qui a perdu l'homme.

J'espère n'avoir pas à rougir de toi car je sens que tu suivras le chemin de l'honneur.

En attendant de pouvoir te choyer et caresser, je te fais, mon petit fanfan, de grosses bises.

Joseph THOMAS

Le caporal Henry Floch était greffier de la justice de paix à Breteuil. Il est un des six « Martyrs de Vingré ».

Ma bien chère Lucie,

Quand cette lettre te parviendra, je serai mort fusillé.

Voici pourquoi :

Le 27 novembre, vers 5 heures du soir, après un violent bombardement de deux heures, dans une tranchée de première ligne, et alors que nous finissions la soupe, des Allemands se sont amenés dans la tranchée, m'ont fait prisonnier avec deux autres camarades. J'ai profité d'un moment de bousculade pour m'échapper des mains des Allemands. J'ai suivi mes camarades, et ensuite, j'ai été accusé d'abandon de poste en présence de l'ennemi.

Nous sommes passés vingt-quatre hier soir au Conseil de Guerre. Six ont été condamnés à mort dont moi. Je ne suis pas plus coupable que les autres, mais il faut un exemple. Mon portefeuille te parviendra et ce qu'il y a dedans.

Je te fais mes derniers adieux à la hâte, les larmes aux yeux, l'âme en peine. Je te demande à genoux humblement pardon pour toute la peine que je vais te causer et l'embaras dans lequel je vais te mettre...

Ma petite Lucie, encore une fois, pardon.

Je vais me confesser à l'instant, et espère te revoir dans un monde meilleur.

Je meurs innocent du crime d'abandon de poste qui m'est reproché. Si au lieu de m'échapper des Allemands, j'étais resté prisonnier, j'aurais encore la vie sauve. C'est la fatalité.

Ma dernière pensée, à toi, jusqu'au bout.

Henry FLOCH

Albert-Jean Després était né le 21 décembre 1881 à Nouan-le-Fuzelier. En 1914, il était le père d'un petit Albert âgé de sept ans. Commerçant et secrétaire de mairie à Pierrefitte-sur-Sauldre dans le Loir-et-Cher, Albert-Jean fut nommé lieutenant au 96^e régiment d'infanterie. Il fut tué le 21 avril 1918 à trente-sept ans au cours de la bataille des Flandres dans la région de Hauts Rouge et de Vidaigne.

11 octobre 1916

Lettre à mon fils qui vient d'avoir neuf ans :

Mon cher petit,

Tu viens d'avoir neuf ans, et cet âge charmant, le voici devenu le plus émouvant des âges. Trop jeune encore pour participer à la guerre, tu es assez grand pour avoir l'esprit marqué de ses souvenirs, assez raisonnable pour comprendre que c'est toi, c'est vous les enfants de neuf ans qui aurez plus tard à en mesurer les conséquences et à en appliquer les leçons.

Quelle belle vie, harmonieuse et pleine, nous vous aurons préparée là, si vous savez en effet, si vous voulez vous souvenir et comprendre ! C'est pour que tu te souviennes, mon petit, que j'accepte volontiers les angoisses de l'heure, tous les risques, et la séparation plus cruelle que tout, qui bouleversent le cher foyer où nous vivions avec ta mère, où nous t'avons tant choyé.

Et comme au temps où tu étais un « tout-petit », et où je t'assoiais sur mes genoux, pour te raconter des histoires ou te montrer de belles images, écoute, de toute ta tendresse attentive, des choses qui d'abord sembleront peut-être un

peu graves, même à un grand garçon de neuf ans, mais que je serai plus tranquille de t'avoir dites, mon cher petit, assuré que, de ma bouche, tu t'y attacheras davantage, et que tu les comprendras – oui, ton papa sera ainsi plus tranquille si, la guerre finie, il devait n'être plus là pour te les expliquer.

Tes neuf ans qui te préservent, qui te gardent à ta mère – à moi, et à la France – tes neuf ans, pourtant comme je les bénis !

Je ne me crois coupable ni de faiblesse ni de sensiblerie. J'admire ce général, que je connais, et qui ne porte pas le deuil de ses fils, et qui n'en parle jamais – deux fils, toute sa tendresse et tout son orgueil, tombés le même jour, vingt ans et dix-neuf ans – qui ne porte pas leur deuil « pour ne pas attrister et amollir le courage de ses hommes ».

Je l'admire, je ne sais pas si j'aurais la force de l'imiter.

Je t'aurais serré contre mon cœur et puis, sans larmes, sans cris, comme les autres, j'aurais attendu et coopéré.

Mais il ne me sera pas défendu de me réjouir si ce fut mon tour et non pas le tien, et si c'est moi qui suis parti, et que tu restes.

C'est à mon sens, un des problèmes les plus poignants d'une guerre, de choisir par avance lesquels de ses défenseurs-nés une nation doit offrir les premiers au sacrifice.

Je dis franchement : Un homme de trente-cinq ans qui meurt est un foyer détruit, avec toutes ses responsabilités et ses charges – mais je ne puis ni m'empêcher de me demander si il n'y a pas encore plus de tristesse lorsque ce qui est brutalement détruit, c'est l'espoir même du foyer.

Certes, je sens combien, à quitter ma chère femme et mon enfant chéri, mon chagrin serait immense mais du moins par eux, j'aurais eu des années de bonheur et d'amour, et l'amertume de mes regrets ne se résumerait qu'à la douceur de mes souvenirs.

Je regretterai ce que je n'ai pas fait, tout ce que j'aurais dû pouvoir faire ; mais je penserai en même temps que tu es là, toi mon fils, pour me continuer, pour réaliser ce que j'avais seulement projeté ou rêvé.

La mort de l'enfant est accablante et stérile, celle du père, une mort noble comme toutes les morts d'aujourd'hui, apparaît bien au contraire exaltante et féconde.

Comprends-tu maintenant, mon petit gars, tout ce que nous avons mis en vous, nous les pères, à cette heure grave, tout ce que nous attendons de vous, fils de neuf ans, et pourquoi je dis qu'en partant les premiers nous aurions la meilleure part ? Car si Dieu ne permet pas que la fin de la guerre nous réunisse comme autrefois, au lieu du vide affreux, du morne désespoir où m'eût plongé ta perte, ma dernière pensée aura été réconfortante et douce, celle du souvenir et de l'exemple que j'aurai tâché de laisser.

Aux armées, le onze octobre 1916

Marius Saucaz appartenait à une vieille famille lyonnaise émigrée en Tunisie puis au Maroc. Son père était entrepreneur de travaux publics. Marius avait un vingtaine d'années en 1914 et s'engagea pour aller faire son devoir sur le sol de ses racines. Il était aspirant au 1^{er} tirailleur marocain. Il fut tué le 30 septembre 1918 dans la région de Reims.

27 septembre 1918

Cher Papa,

[...]

Si je dois tomber au cours d'une attaque prochaine, ne me pleure pas, cher papa, c'est bien inutile. Je n'aurai fait que juste ce que le devoir commandait et je serai tombé comme tant d'autres pour une belle idée, un grand idéal. C'est une mort utile et heureuse que celle-là.

Je suis fier d'être ton fils et d'avoir hérité de tes solides qualités morales qui sont à la souche de notre famille. Je te suis infiniment reconnaissant de l'éducation solide que tu m'as fait donner. Cela m'a permis de distinguer dans la vie les grandes et belles choses des idées et sentiments frivoles. Je suis fier d'être ton fils et je veux te le dire aujourd'hui car qui sait ce que nous réserve l'avenir, et je te jure d'être digne de notre Maison l'heure de l'attaque venue.

Je t'aime plus que je ne te l'ai jamais montré ainsi que Pierre. Gros baisers à tous deux de celui qui vous aime.

Marius

Charles-René Menard était un architecte nantais. Il avait quarante-deux ans au moment de l'armistice. De santé fragile et père de trois filles, il avait été mobilisé en 1914 dans le service auxiliaire mais n'avait pas été envoyé sur le front. Lorsqu'il écrit cette lettre à son épouse et à ses trois filles, celles-ci se remettent difficilement des suites de la grippe espagnole qui avait bien failli les emporter, dans leur maison de campagne de Saint-Brévin-les-Pins. René perdit pendant la guerre ses deux frères François et Thomas-Louis, ainsi que son beau-frère Jean.

Nantes, le 11 novembre 1918

Chefferie de Nantes

L'Officier du Génie Menard

à Madame Sa Femme

Ma chérie,

Que n'ai-je été aujourd'hui près de toi, avec nos chers enfants ?

C'est dans un petit village breton, Saint-Vincent que j'ai vu le visage de la France en joie. J'étais parti de Nantes à 9 heures. On y disait que l'armistice était signé. Mais depuis trois jours ce bruit courait sans cesse, et sans cesse il était affirmé plus certainement ; et les cloches restaient muettes, il fallait attendre une confirmation officielle. Aussi la ville, ce matin, avait-elle repris son calme, les drapeaux seulement flottaient plus nombreux, et les illuminations préparées pour la veille au soir se résignaient à attendre encore douze heures.

10 heures : Savenay est calme et pourtant plusieurs initiés savent déjà la nouvelle. 10 h 30 : Pontchâteau est calme. C'est jour de marché, il y a un semblant de foule autour de la mairie, mais c'est pour l'audience de la justice de paix. Saint-Gildas-des-Bois, après Drefféac, Fégréac et Saint-Nicolas sont calmes.

11 h 30 : Redon : une grande animation, mais c'est la foire, la foire châtaignonne : on achète, on vend, des châtaignes

et des cochons. Des drapeaux, mais pas de bruit : midi sonne, l'Angélus, trois tintements triples, le branle, le branle de chaque jour.

Il faut attendre. Mais qu'attend-on ? Pourquoi attend-on ? Impossible de croire sans arrière-pensée aux retards du courrier qui est parti pour Spa, aux suggestions d'une prorogation de délai.

La route de Malestroit, la traversée du vallon inondé et encore embrumé malgré le soleil qui brille depuis deux heures. Des villages sales, humbles et tranquilles, la lande, de vieux moulins. A quoi pensons-nous tous ? Au paysage mélancolique et charmant, à la guerre, à la paix ? Nous passons sans y prendre garde la route à gauche qu'il nous faut prendre, et nous voici dans un village. A droite la mairie, pavoisée, au fond l'église pavoisée, mais dans le halètement du moteur qui s'arrête... les cloches, les cloches à toute volée et, sortant de l'église, une troupe d'enfants : soixante, peut-être cent petits enfants de France, la classe 30 de Saint-Vincent, en Morbihan, drapeaux en tête, avec le curé en serre-file qui les pousse et les excite, et des gens qui font des grands gestes. Vite hors de la voiture, et les hommes et les femmes qui sont les plus près se précipitent vers nous. Il n'est besoin d'aucune explication.

Seulement un homme et des femmes nous disent en pleurant qu'ils sont des réfugiés de Ram... Ils n'ont qu'un mot : Ah ! les cochons ! Mais nous les comprenons. Ils revoient leur pays détruit, ils repensent à leur martyre de trois ans et plus, à leur exil, à leur retour.

Accolade au curé dont la main tremblante tient la dépêche jaune : « L'armistice est signé. Les hostilités cessent aujourd'hui à 11 heures. Je compte sur vous pour faire sonner les cloches. » Poignées de main au maire, M. de Piogé, à un autre notable dont la femme, morte récemment, a donné cette cloche qui sonne si joyeusement. Nos alliés sont acclamés ; on crie : « Vive la France et vive l'Amérique ! Vive Foch, vive Joffre ! » On remercie Dieu et le poilu ; et le curé montre son grand drapeau du Sacré-Cœur qui flotte triomphant sur le parvis de son église. Chacun pense à ceux des siens dont le sacrifice a gagné cette heure. Les larmes coulent sans qu'on cherche à les cacher, mais les visages rient : le visage de la France est joyeux.

Je voudrais voler vers toi, les enfants, ta mère et tous. Je pense à Jules dont j'ai reçu hier soir une carte. Je pense à

François et à tes frères qui sont sains et saufs. Et je me réjouis, puisque je n'étais pas auprès de toi en ce moment unique, d'avoir du moins vécu cette heure dans un petit village breton, simple, sincère, humble, plutôt que dans une ville en délire.

Et maintenant, partout, les cloches nous accompagnent. A Saint-Jacut, où nous sommes admirablement reçus par M. et Mme de Verchère, leurs filles et leurs petits-enfants. Mais que dire à cette jeune veuve dont le mari, mort à Salonique, n'a pas connu le petit garçon, l'espoir de la maison ?

Allaire : les cloches encore – et tous ces gens qui reviennent de la foire de Redon avec leurs voitures pavoisées de drapeaux français et américains.

Redon, c'est déjà la foule, la joie plus bruyante.

Avessac : les cloches encore. Nous sablons le champagne à La Châtaigneraie.

Plessé : les cloches, toujours, et le tambour, et déjà des illuminations – et puis le grand calme de la forêt du Gâvre, puis le village de Gâvre, illuminé et silencieux. Blain, plus tumultueux, l'église se remplit.

Bouvron, c'est tout pareil, et Savenay : tous les Alliés dans les rues ; la gare enfin où je t'écris. Un train militaire part. Des soldats américains s'en vont vers le front. Mais quels cris de joie ! "Finische" la Guerre.

Il y en a un qui veut absolument m'embrasser en anglais. Il est un peu ivre.

[*Bord de page déchiré*]... où tu ne seras pas hélas. Mais il m'est impossible d'aller à Saint-Brévin ce soir ; et c'est de loin que je t'embrasse... [*bord de page déchiré, signature disparue*].

Achille Marius Maillet avait vingt-cinq ans en 1914. Né à Lodève, il était le fils d'ouvriers du textile. Il était cuisinier, comme son frère tué sur le front au début de la guerre, et ne cessait d'écrire à sa femme Maria. Bien après la guerre, Achille devint restaurateur à Montpellier.

Le 11 novembre 1918

11 heures du matin

11^e compagnie

Ma chère bien-aimée pour la vie,

Tout est fini ; la paix est signée – on ne tue plus – le clairon sonne le cessez-le-feu. Je suis à Omont dans les Ardennes. Je pars à l'instant pour la frontière. Tant fait plus. Je suis maintenant hors de danger. Ne peux écrire plus longuement aujourd'hui.

Meilleure douce caresse à vous tous. A toi bon baiser et à bientôt.

Marius